



Les Jeunes Filles sous Louis XIV

SUITE (*)

SAINT-CYR : L'enseignement intime et familial de M^{me} de Maintenon. — Les proverbes. — Les conversations. — Les entretiens.



'EST surtout après la réforme que M^{me} de Maintenon s'occupe plus activement et plus directement de Saint-Cyr. Elle y a son appartement où, à la vérité, elle ne se fixe définitivement qu'après la mort de Louis XIV, mais où, du moins, elle achèvera sa vie. Fidèle à sa résolution d'étudier scrupuleusement l'esprit et le caractère, les défauts et les qualités de ses filles, de s'associer

à leur existence, de créer entre les dames, les élèves et elle-même, des rapports et des liens plus intimes, elle vient presque tous les jours de la semaine, et elle arrive très souvent avant six heures du matin, afin d'assister au lever des demoiselles. Elle aide à coiffer les rouges, « à couper leurs cheveux et les « nettoyer de la vermine », elle habille les petites, elle surveille le ménage et, sans changer l'ordre prescrit pour les études, elle suit toute la journée le travail de ses protégées, passe deux et trois heures de suite dans la même classe. Elle saisit là les moindres occasions de réveiller élèves et maîtresses, provoquant des explications, multipliant les questions, mêlant des remarques particulières

à des observations générales, reprenant l'une, encourageant l'autre, cherchant pour chaque faute un moyen pratique de se corriger. Ces entretiens familiers, notés et recueillis par les dames de Saint-Cyr, constituent, avec les *proverbes* et les *conversations*, le mode d'enseignement préféré de M^{me} de Maintenon, celui — nous l'avons dit, — qu'elle estime le meilleur et le plus important.

Les *proverbes* sont des petites scènes écrites par M^{me} de Maintenon sur un dicton dont elle cherche à tirer quelque moralité utile. Destinés à être joués, ou plutôt récités, par les plus jeunes élèves, ils n'ont pas très grande portée. On y trouve quelques détails amusants sur les mœurs de l'époque et surtout des recommandations incessantes sur l'économie domestique, telle la leçon impliquée dans le proverbe intitulé : *Les femmes font et défont les maisons*. « Ma maîtresse — y dit « la servante Suzanne, — aimait l'ajustement et le « plaisir, elle ne pensait jamais à ses affaires; elle « donnait à toute dépense, elle ne comptait jamais, « elle jouait son argent comptant et achetait à « crédit, elle dormait jusqu'à midi et veillait toute « la nuit. Nous faisions tout ce que nous voulions, « chacun tirait de son côté... elle s'est ruinée en « peu de temps et voilà où en est venue une « femme sans courage, qui ne voulait point se « donner de la peine ! »

A cette dilapidation, dans *Tant vaut l'homme, tant vaut la terre*, l'auteur oppose le tableau d'une famille noble et pauvre, mais ordonnée. « Je fais

(*) Voir nos numéros du 15 novembre, du 1^{er} et du 15 décembre 1897, et du 1^{er} avril 1898.



« valoir mon bien avec de la peine et du soin, —
 « dit le père, — mais il suffit à notre subsistance.
 « Je travaille, je me lève matin et me couche tard;
 « nous sommes sobres et trouvons moins de honte
 « à ne manger quelquefois que du pain et des
 « légumes, que d'être à charge à nos amis et d'aller
 « mendier du secours. Nous faisons quelquefois
 « très bonne chère par le gibier que je tue et par
 « notre basse-cour; mais, si nous pouvions vendre
 « ce que nous mangeons, nous le ferions volon-
 « tiers, ne comptant pas pour un malheur de vivre
 « de pain. Ma femme et ma fille filent la toile et
 « l'étoffe dont nous avons besoin... Mon bonheur
 « est d'avoir une famille qui pense comme moi. »

On trouve dans ce même proverbe un trait qui peut s'appliquer à l'histoire propre de M^{me} de Maintenon, car c'est, en somme, le parti que son goût naturel la porta à choisir pour sortir de la misère. « Je songai promptement, — dit Adélaïde, — à ce que je pouvais faire pour ne pas tomber dans la nécessité. Je pris courage, je me mis dans une chambre et j'attirai de petites filles chez moi, je m'appliquai à leur montrer tout ce qu'on m'avait appris dans ma jeunesse. Les parents en furent satisfaits, et il y eut de l'empressement à m'en donner. Ce travail me fournit abondamment de quoi vivre; je pris un plus grand logement et je continue dans cet emploi, le trouvant également bon pour ma fortune et pour mon salut. »

Les conversations étaient également des dialogues composés à l'avance, appris de mémoire et récités entre élèves, afin de les habituer « à s'en-tretenir ensemble, apprendre la manière de converser et savoir disputer sans se quereller ». De 1680 à 1690, M^{lle} de Scudéry avait été chargée de les écrire; mais, après la réforme, on jugea ses sujets *plus païens qu'évangéliques*. « Laissez tomber toutes ces choses-là sans en rien dire », recommande la fondatrice. Et peu après elle se charge elle-même d'écrire les dialogues. Le roi se plaisait à les entendre et comme, en ses visites, il amenait parfois des princes, des princesses et quelques officiers, M^{me} de Maintenon ne manquait pas de glisser en ses écrits quelques bonnes vérités dont ce grand public pouvait faire son profit aussi bien et même mieux que le petit. Le succès des conversations poussa les dames à vouloir en composer; les élèves s'en mêlèrent. M^{me} de Maintenon y coupa court. « Elles n'ont pas assez d'expérience pour rien dire de bon, — prononce-t-elle; — ce n'est là qu'une perte de temps et de papier. »

Ces conversations, à l'usage, non plus des enfants, mais de jeunes filles, sont plus condensées, plus réfléchies, plus châtiées que les proverbes. On y reconnaît, avec le même souci de moraliser, plus de netteté dans les idées. On y trouve des pensées,

des maximes que n'eussent reniées ni La Bruyère, ni La Rochefoucauld. La définition de la *raison*, par exemple, mérite d'être citée : « La raison s'accommode de tout, elle compatit aux faiblesses des autres, elle diminue les siennes; elle console dans les affections, elle les avait prévues; elle modère dans les plaisirs; elle jouit de la société, elle s'en passe; elle goûte la santé, elle ne s'accable pas dans les maladies; elle fait un bon usage de l'infortune, elle soutient la pauvreté; elle est en paix, elle la porte partout. »

A maintes reprises, M^{me} de Maintenon cherche à y prouver à ses filles que l'indiscrétion est ce qu'il y a de pis dans la société. Si Adèle est son interprète pour prêcher le silence, j'imagine que les objections qu'elle met dans la bouche de Sophie sont celles que lui ont faites réellement les demoiselles. « La conversation, — dit Sophie, — serait bien pesante et bien ennuyeuse, si on étudiait tout ce qu'on dit. » Adèle réplique sentencieusement : « Elle est bien folle quand on ne juge pas de ce qui se peut dire. » — « Le jugement ne s'oppose-t-il pas à la vivacité de l'esprit, — reprend Sophie, — et ne rend-il pas le commerce trop sérieux? » — « Il est certain que le jugement fait souvent supprimer des choses qui pourraient divertir, — accorde Adèle, — mais ce qui plairait aux uns, fâcherait quelquefois les autres; ainsi, il est toujours meilleur de peser ce qu'on veut dire. » Il semble qu'on saisisse ici la prédilection de M^{me} de Maintenon pour cette *prudente mesure* qu'en toutes choses elle sût si bien garder. Sophie s'écrie naïvement : « Je passerai donc des années sans rien dire! » et la sévère Adèle lui riposte vertement : « Ce serait un grand bonheur et bien des fautes épargnées! »

Dans une conversation sur la *nécessité de la dépense*, M^{me} de Maintenon, — c'est là encore une des idées sur lesquelles elle revient infatigablement, — s'efforce de persuader aux demoiselles que nulle part ailleurs et à aucun autre moment de leur vie, elles ne trouveront le bonheur et la sécurité dont elles jouissent à Saint-Cyr. Hortense s'écrie : « Je ne crains rien tant que le jour où je sortirai d'ici! » Mélanie et Odille ne sont pas de cet avis. Hortense les questionne sur leurs projets, et leur en montre, tour à tour, l'inanité. Mélanie compte-t-elle aller chez son père pour être maîtresse au logis, se lever tard, s'ajuster, recevoir des visites? Hortense lui certifie qu'elle n'aura aucun de ces plaisirs, que personne ne viendra la voir et qu'elle sera forcée de toujours garder le logis où son père ne cessera de la gronder. Odille pense-t-elle devenir la compagne et la favorite d'une princesse qui l'habillera richement, la mènera au bal et à la comédie? Hortense lui assure qu'elle ne pourra décemment trouver une telle place que chez une personne âgée, et qu'il faudra par suite supporter les humeurs et les inconvénients de la vieillesse. Odille se suppose alors

veuve, riche et sans enfants. Hortense lui suscite immédiatement des procès de voisins, des insolences de paysans, sa place disputée à l'église par un gentilhomme. Et, quoique ces objections soient assez faibles, Odille, désespérée, s'avoue à bout d'arguments, tandis que Mélanie, exprimant peut-être bien l'opinion de ses compagnes, sinon l'opinion de M^{me} de Maintenon, s'obstine à répéter : « Si nous avons des malheurs à essayer, au moins serons-nous en liberté et avec cela tout me paraît supportable ! » Il va sans dire que cette parole impudente est relevée de la belle façon par la sage Hortense et que le dernier mot lui demeure sans conteste.

Dans le jugement, on peut relever encore quelques traits applicables au caractère de M^{me} de Maintenon et à la conduite même de sa vie : « S'accommoder au goût des autres, parler peu, écouter attentivement, surtout les personnes estimées. Ne jamais faire de choses nouvelles ou éclatantes parce qu'elles attirent le blâme. »

Ces exposés d'une morale un peu restreinte sont heureusement semés d'aperçus intéressants sur les habitudes et les préjugés du temps. Celui-ci sur la noblesse, par exemple : « Je ne crois pas tant de degrés dans la noblesse, — dit une des interlocutrices, — dès qu'on peut prouver qu'on est gentilhomme, le plus ou le moins ne fait plus rien. » La raisonneuse la détrompe : « Il y a des degrés dans la noblesse : les unes sont plus anciennes, les autres ont été soutenues par de grands biens, les autres illustrées par des dignités, les autres par des alliances et ce sont là les rangs différents. Il faut céder au rang, aux usages établis. Si vous ne voulez pas vous soumettre, votre inférieur se soulèvera, vous disputera la porte, la place à l'église et jusqu'au paysan de votre village vous manquera de respect. »

Citons aussi, en passant, cette réflexion que nos modes et nos engouements littéraires justifient encore : « Les femmes, qui font la moitié du monde, aiment toujours mieux ce qui vient de loin. » Et cet appel à la soumission, si ouvertement en contradiction avec nos nouvelles théories féministes : « Vous êtes nées pour l'esclavage, mesdemoiselles, et pour les vertus les plus renfermées et les plus ennuyeuses ! »

Détachons enfin des conversations quelques opinions destinées à faire penser les demoiselles et qui rehaussent un peu le ton de ces dialogues. Ces opinions se présentent sous forme de questions qui, aussitôt réfutées, n'en semblent pas moins osées si l'on veut bien se rappeler qu'elles étaient exprimées en présence du roi : « Y a-t-il une injustice pareille à celle des tailles ? Quand on pense qu'il faut que le pauvre, n'ayant que son travail pour le nourrir lui et toute sa famille, donne au roi ! — Le roi n'a pas de bien particulier, il prend d'une main sur ses sujets pour leur rendre de l'autre. — Mais qui a établi ses droits ?

« — Celui qui a établi les rois et les souverains. « Dès que César a été, on a payé un tribut à César. » — « Un prince ne serait-il pas plus habile et plus heureux de laisser ses sujets dans l'abondance, vivant en paix de leur travail ? — Il faut des armées pour le garantir de ses voisins. Le peuple ne travaillerait guère, si il était dans l'abondance et que deviendrions-nous si personne ne voulait faire le nécessaire pour notre nourriture, notre vêtement, notre habitation ? » N'est-il pas curieux d'avoir à noter, ici et plus loin, que M^{me} de Maintenon paraît moins hardiment inspirée dans ses réponses que dans ses questions : « Vous prétendez donc nous persuader qu'il n'y a rien d'injuste ? Que tout est réglé à souhait et qu'il faut que les malheureux le soient ? — Il n'y a rien de parfait. Quoique les lois et les ordres du Prince soient justes, ils sont souvent mal exécutés ; il se commet mille injustices par leur autorité, mais c'est un mal qui a toujours été, qui sera et qui est sans remède. — Permettez les plaintes puisque vous convenez qu'on souffre et qu'on souffrira toujours. — On ne peut permettre les plaintes et les murmures à des personnes aussi bien élevées et aussi éclairées que vous l'êtes ici. » Ceci est un moyen de clore une discussion d'envergure embarrassante, mais ce n'est pas une solution. « L'autorité vient du prince, il faut la reconnaître, — ajoute le porte-voix de la cause royale. — Tout cela me paraît tyrannique. — Cette tyrannie vous accommode pourtant quand elle met votre vie et votre bien en sûreté, et alors vous voulez bien reconnaître les juges, les sergents et tout ce qui contribue à réparer les torts qu'on nous aurait faits. »

N'est-il pas piquant d'avoir à signaler, dans ces dialogues de couvent d'il y a deux siècles, des discussions qui sont encore d'une si brûlante actualité ?

.*.*

Avec les entretiens verbaux, non préparés à l'avance mais nés d'incidents de classe, nous retombons dans le terre à terre de la vie quotidienne. Ils offrent cependant quelque intérêt, car c'est par eux surtout que nous nous familiariserons avec la fondatrice, les dames et les élèves.

Dans ses instructions aux dames, elle va droit au but, n'encourageant pas les flatteuses. A M^{me} de Montalembert, qui affectait de n'ouvrir ses lettres que devant le Saint Sacrement et après avoir invoqué le Saint-Esprit pour obtenir la grâce d'en profiter, elle envoie, un jour, un très gros paquet où il n'y avait que ces mots : « Je souhaite que votre rhume passe ; ma santé est bonne. » Elle voudrait que ses dames « préchassent constamment contre l'orgueil, les hauteurs, la fierté ». Elle les tance sur leur douceur envers les jeunes filles : « Vous leur faites mener une vie sans

« comparaison, plus douce que celle que la plupart mèneraient chez elles. Je crains que vous ne les gâtiez par l'inclination que vous avez à les louer, à les admirer, à les récompenser dès qu'elles font leur devoir. » Elle les reprend aussi sur leur langage trop familier : « Il faut parler à une fille de sept ans aussi raisonnablement qu'à une de vingt; c'est ce qui avance nos filles comme elles le sont. — Je vous recommande d'avoir une conduite égale, la même attention, le même zèle et les mêmes soins généralement pour toutes vos demoiselles. » Elle leur reproche enfin leur prudence exagérée : « On m'a dit qu'une des petites fût scandalisée, au parloir, de ce que son père avait parlé de sa culotte. Cela est pitoyable. Une autre petite demoiselle s'arrêta avec moi quand je voulus lui dire combien il y a de sacrements, et elle se mit à rire, ne voulant pas nommer le mariage. Voilà qui tourne en ridicule l'éducation des couvents. Il y a bien plus d'immodestie à toutes ces façons-là qu'il n'y en a à parler de ce qui est innocent et dont tous les livres de piété sont remplis. Quand elles auront passé par le mariage, elles verront qu'il n'y a pas de quoi rire. Il faut les accoutumer à en parler très sérieusement, même tristement, car c'est l'état où on éprouve le plus de tribulations, même dans les meilleurs. »

Aux élèves, ses admonestations les plus fréquentes concernent la tenue : « Tenez-vous droite, portez bien la tête, n'ayez point le menton baissé : la modestie est dans les yeux, non dans le menton. — Ne passez devant personne sans faire la révérence, faites-vous la les unes aux autres pour vous y accoutumer. Que toutes vos actions soient tranquilles, douces et modestes. Ne jetez point une porte, ni un siège, ni un livre de toutes vos forces comme un manœuvre ferait d'une pierre. Conduisez la porte doucement avec la main et posez, de même bonne grâce, le siège, le livre ou toute autre chose. Cédez-vous le pas à une porte, ou du moins faites-vous un petit air de politesse avant que d'entrer et que ce ne soit pas à qui le fera la première comme je l'ai souvent vu. »

Elle aura souvent à se plaindre qu'on ne tienne pas compte de cette dernière observation, car les demoiselles passent et repassent plusieurs fois entre deux sœurs converses plutôt que de se détourner d'un pas de leur chemin; elle-même fut poussée une fois très brusquement par les petites, dans le corridor. Elle se plaindra aussi que son observation soit trop bien observée, car d'autres élèves se piquent et affectent, à l'église, de se tenir dans une posture composée, destinée à charmer les yeux de ceux qui les voient. Ce sont probablement celles-là qu'elle traite de petites mignonnes. Les petites mignonnes font des plaintes et des grimaces au vent, au froid, à la fumée, à la

poussière, au soleil, à la privation d'un repas, au retranchement d'une heure de sommeil, aux mauvaises senteurs. Elles acceptent un ouvrage par contenance, sans souci de l'avancer; elles plient le linge à la diable; si on les envoie balayer, elles répondent : « Nous ne sommes pas des servantes ! » Elles s'embarrassent fort peu que tout aille mal pourvu qu'elles se puissent tirer à quartier et dire : « Ça n'est pas moi ! » — « Elles laisseraient volontiers mourir les dames, pourvu qu'elles ne revinssent pas de l'autre monde les en reprendre. »

M^{me} de Maintenon a beaucoup d'autres défauts à combattre dans ces petites mignonnes : elles sont bavardes, glorieuses de leur naissance, paresseuses jusqu'à attendre qu'on leur souffle la réponse plutôt que de la chercher, boudeuses, car elles préfèrent ne pas jouer que de jouer sans en être priées, puis remerciées. Si elles aiment leurs mères, il n'apparaît que trop que c'est pour leurs attraits extérieurs bien plutôt que pour leurs qualités foncières, car voici leurs exclamations de tendresse : « Ah ! ma chère petite mère, que je l'aime ! Quel joli visage ! Quelle mignonne taille ! Quelles jolies petites mains ! » Dédaigneuses, elles se feraient honte de caresser une paysanne, et, par surcroît, elles sont extrêmement coquettes; écoutez plutôt les remontrances : « Vous montrez trop de cheveux pour les petits bonnets que vous avez; vous les reculez trop, cela convient mal au reste de votre habillement et ne vous sied pas. Votre habit n'est pas fait pour être relevé; il faut que vos troussures soient simples. N'ayez pas de ces petites et ne faites pas comme quelques-unes qui se frisent la nuit pour faire croire qu'elles le sont naturellement. »

M^{me} de Maintenon réunit tous ces traits épars et fait ce portrait de la mauvaise élève, du mauvais esprit : « Elle est occupée d'elle et oublie les autres; elle prend la bonne place; elle se jette, à table, sur ce qui est le meilleur; elle parle d'elle, elle se fâche aisément, elle épie ce qu'on fait, elle en juge, elle est attachée à son opinion, elle veut dominer, elle se vante, elle ne peut souffrir la moindre opposition, elle voudrait que sa volonté fut toujours suivie. » Par contre, voici le portrait d'un bon esprit, de l'élève idéale : « Elle est douce et complaisante, elle veut tout ce qu'on veut, jouer au jeu que les autres proposent, quand il ne serait pas de son goût; elle écoute avec attention ce qu'on lui dit, elle n'abuse point de l'attention des autres, elle n'est point curieuse, elle ne se fâche jamais, elle laisse tomber ce qui pourrait fâcher une autre, elle loue ce qui est bon, elle se tait sur ce qui est blâmable dans les personnes, elle entend dire ce qu'elle savait sans montrer qu'elle le sait, aimant mieux ce petit ennui que d'ôter le plaisir de celle qui veut apprendre une nouvelle. »

On voit que les amies mêmes de M^{me} de Maintenon ne lui reprochaient pas sans raison d'être

toujours en train d'éducation, de ne pas se reposer, de prêcher et d'avoir toujours quelque morale à entamer.

Tous les entretiens, pourtant, ne sont pas des réprimandes. Soit sur un sujet choisi, soit sur un fait qui se produit à l'improviste, l'éminente institutrice pose une question, tire de la réponse une question nouvelle, provoque des remarques particulières ou générales, élargit la discussion, puis résume ce qui a été dit et en tire ses conclusions morales, ainsi que nous l'avons vu pour les *conversations*. Je ne reviendrai pas, l'ayant déjà étudié, sur ce *procédé*, si excellent qu'il soit, mais je voudrais relever ici quelques-unes des questions — peu difficiles — qui ouvraient ces discussions et qui servaient surtout de prétexte à Mme de Maintenon pour émettre ses propres idées. En voici quelques-unes : « Quelle aimeriez-vous mieux, d'Andrieux, d'une demoiselle élevée dans son village, grossière, rustaude, maussade et ignorante, ou des filles d'une de ces bonnes maisons bourgeoises de Paris, sans naissance, mais qui, ayant du bien, a été bien élevée et est douce, polie, gracieuse ? » D'Andrieux répond qu'elle aimerait mieux cette dernière et elle n'a pas grand mérite à tomber juste. — « Rien, en effet, ne vaut l'éducation... » Et Mme de Maintenon, parlant de là, disserte. « — Qu'est-ce qu'on mérite quand on a tort, Mlle de Laudonie, répondez ? » « — On mérite le blâme. » — Oui, dit Mme de Maintenon, c'est une justice de souffrir qu'on nous blâme quand nous avons tort. » Et le développement suit. « — Pourriez-vous aimer une personne pour laquelle vous n'auriez point d'estime ? » Et la demoiselle interrogée répond que non, bien entendu. « — Celles qui ont le plus de défauts, Beauvais, doivent-elles se décourager et s'imaginer qu'elles ne pourront jamais venir à bout de les détruire ? » « — Non, madame, parce que notre mérite dépend de notre travail aidé de la grâce de Dieu. » Et Mme de Maintenon de s'écrier : « — Voilà une réponse admirable ! »

Il est à présumer que les demoiselles, connaissant le tour d'esprit de Mme de Maintenon, n'avaient pas grand-peine à satisfaire à de telles questions. Cependant, quelques-unes répondaient réellement mal, comme Mlle de Vaudeuil qui, ainsi apostrophée : « — Lequel aimeriez-vous mieux : de dire indiscrètement votre secret à quelqu'un ou de déclarer celui qu'un autre vous aurait confié ? », répond en toute candeur : « J'aimerais mieux dire celui d'un autre. » Ces répliques devaient contrarier vivement et dérouter un peu la ques-

tionneuse. Autre exemple : on demande à Mlle de Chaunac : « — Si votre revenu venait à manquer par quelque malheur imprévu, ne pourriez-vous pas emprunter pour soutenir vos charités, dans le dessein de rendre la somme dans six mois ou un an ? Cela serait-il injuste ? » Mlle de Chaunac répond spontanément qu'elle emprunterait et que cela ne lui semblerait pas injuste. « — Si vous croyez véritablement, ma fille, que cela fut bien fait, vous vous trompez », lui répond sévèrement Mme de Maintenon. Suit une théorie que n'eût pas désavouée la fourmi de la fable de La Fontaine et qui s'achève par un conseil bien propre à étonner Mlle de Chaunac : « — Il faut songer à conserver son bien pour ses héritiers et même à l'augmenter, s'il n'est pas suffisant. »

Cette dernière citation m'a paru résumer, une fois de plus et mieux qu'aucune digression, ce qu'il y avait certes de *pratique*, mais aussi d'un peu étroit dans les sentiments inculqués aux élèves. On n'en saurait faire retomber tout le reproche sur Mme de Maintenon : les préjugés de son siècle en ont leur part. C'était d'ailleurs par affection sincère qu'elle voulait prémunir *ses filles*, fut-ce aux dépens de leurs instincts généreux, contre tout ce qu'elle avait souffert elle-même aux débuts de sa vie ; c'était par charité qu'elle leur recommandait de n'être pas si charitables. S'il était besoin de disculper la noble éducatrice des légères restrictions de détail apportées à un enseignement en somme large, bienfaisant, et de beaucoup le plus libéral de l'époque, on lui trouverait l'excuse la moins suspecte, dans sa tendresse si profonde et si vraie pour les demoiselles. Et c'est dans

l'expression même de cette tendresse toute maternelle que Mme de Maintenon nous a laissé les lignes les plus fortes et les plus passionnées qu'elle ait jamais écrites : « Ces pauvres enfants, j'aime jusqu'à leur poussière ! » En voyage, malade, elle pense continuellement à ses petites, aux rouges : « Elles souffrent bien du froid ! Je voudrais en tenir trois ou quatre dans ma niche ! »

Rappelons enfin, pour terminer, cet énergique appel au dévouement des dames, dévouement qu'elle eût elle-même maintes fois l'occasion

de pratiquer : « Réchauffez les enfants dans leurs frissons, essuyez-les dans leurs sueurs, enfermez-vous avec elles dans leurs maladies contagieuses ! »

CHARLES FOLEY.



CONSEIL

Pot-au-feu



Tout change ici-bas. Il fut un temps où l'épithète de bas-bleu, équivalant à une injure et à une sanglante raillerie, faisait peur à nos mères, une peur affreuse qui les portait à exagérer la tendance opposée. Quand une femme était affublée de ce sobriquet, on la regardait avec une curiosité malveillante, on l'écoutait avec l'intention arrêtée, consciente ou non, de critiquer toutes ses paroles, à moins qu'on ne s'en moquât, et, de prime abord, on la jugeait incapable de toutes choses utiles. Cette opinion était si répandue, si arrêtée, que je connais une femme-auteur qui cacha pendant plus de dix ans comme un crime ses labeurs littéraires, dans la crainte de voir ajouter à son nom cette terrible qualification. Et, cependant, elle n'avait entrepris sa tâche que dans l'intérêt de ses enfants, et elle pouvait se rendre le témoignage qu'elle ne négligeait aucun des soins modestes de la plus humble des mères de famille.

Aujourd'hui, les idées ont changé. L'épithète de bas-bleu, qui, destinée d'abord aux femmes vaniteuses et boursofflées de leurs sciences, avait été trop souvent appliquée aux femmes simplement instruites et de goûts élevés, — cette épithète, dis-je, tombe en désuétude. L'éducation des femmes est devenue plus large, on a accepté qu'elles s'intéressent à ce qui est beau, comprenant qu'on peut, par là, les élever au-dessus de la niaiserie, des commérages et de la sotte vanité. Mais comme toute réaction est accompagnée d'excès, on a, d'une part, exagéré le champ d'occupation et d'études des la femme ; de l'autre, rétréci et même tourné en ridicule la sphère de ses occupations matérielles. Les bas-bleus se sont vengés : maintenant, c'est l'épithète de *pot-au-feu*, dont toute femme redoute de se voir affublée, et ce sont les modestes et respectables labeurs du foyer domestique qu'on dissimule comme on cachait, autrefois, le livre, la plume ou le pinceau.

J'ai entendu des femmes, cependant intelligentes, se moquer cruellement de « ces pauvres provinciales qui croiraient tout perdu si elles ne raccommodaient leurs bas et ne faisaient leurs confitures », et une jeune fille de ma connaissance, d'ailleurs charmante, déclarait qu'il n'y avait sous son toit qu'une aiguille qui, naturellement, appartenait à la femme de chambre.

Vous le dirai-je ? Cet excès est, à mon sens, plus ridicule que l'autre, parce qu'il explique un sot respect humain, ce qui est toujours une lâcheté, tandis que l'autre n'était que la forme exagérée de la modestie

On aura beau dire, beau faire, les théories sur l'éducation noirciraient-elles des volumes, il y a un rôle qui est écrit dans la conscience même de la femme, des devoirs dont elle ne se déchargera jamais qu'à son propre détriment, des occupations qui la complètent, et sans lesquelles elle perd de son charme et même de son prestige.

Eh ! bien non, jamais le devoir n'a diminué personne, et quoi qu'on fasse, quoi qu'on en dise, ces devoirs modestes d'épouse et de mère ont toujours entouré d'une mystérieuse auréole celles qui les ont remplis. Relisez le magistral portrait que l'Écriture a tracé de la femme forte. Elle veille à tout, même aux « doubles vêtements » de ses serviteurs ; « elle observe la trace des pas, » elle met la main aux travaux rudes, elle file, elle travaille pour les marchands. Cependant son prestige n'est pas diminué ; le lin et la pourpre lui servent de vêtement quand il faut soutenir son rang ; elle a l'esprit ouvert aux affaires, et elle garde si bien son autorité, elle reste si noble, si belle moralement, que « ses enfants se lèvent et la proclament bienheureuse », tandis que son mari la loue dans les assemblées.

En commentant cet admirable portrait de la femme forte dans un livre que vous ferez bien de méditer lorsque vous vous marierez, mesdemoiselles, Mgr Landriot ne prétend pas borner aux travaux du ménage la tâche de la femme : celle qui « considère un champ et l'achète, et qui plante une vigne de fruit de ses mains », est certes une femme intelligente autant qu'active. D'ailleurs, pour acquérir sur ses enfants une influence qu'ils bénissent, pour être louée et admirée par son mari, il faut s'élever plus haut que les soucis purement matériels.

Soyez donc instruites ; formez et ornez votre jugement par la lecture, afin de devenir les aides, les amies de votre mari, les guides de vos enfants, le charme de votre foyer. Mais que cette valeur intellectuelle ne vous ôte pas cette autre valeur plus modeste, plus cachée, qui met le confort dans les ménages sans fortune, l'ordre dans les maisons riches. N'ayez jamais honte, quand vous aurez des enfants, de leur donner vous-mêmes ces soins que rien ne remplace ; ne rougissez pas de vous occuper de ce que votre mari désire, ne vous croyez pas déshonorée, si vous ne possédez pas un cordon-bleu, de mettre la main à un plat qu'il aime, et, si vous n'avez plusieurs servantes, de raccommodez ses chaussettes. Faites tout cela sans affectation, — l'affectation serait ridicule, — mais aussi sans fausse honte, sans respect humain, simplement, droitement, comme on fait son devoir !

M. MARYAN.



PIERRE DE TOUCHE

SUITE



MARCIA poussa un soupir de soulagement, et s'éloigna doucement à la recherche de lady Trafford.

— Vous êtes brave, dit près d'elle la voix harmonieuse de Raymond, avec un accent d'admiration. Vous n'eussiez jamais, *vous*, assumé le rôle obséquieux de M^{lle} Vaubley... Avez-vous vu sa figure, quand cet excellent général lui a donné des nouvelles de son ex-fiancé?

— Oh! étaient-ils réellement fiancés? dit Marcia d'un air de regret.

— J'ai vu, il y a deux ans, une bague au doigt de M^{lle} Vaubley... Et ce pauvre capitaine faisait re-

tentir de son désespoir les échos d'alentour et d'ailleurs.

— Lui... était-elle très attachée? demanda la jeune fille avec une sorte de répugnance.

— Oui, aussi sincèrement attachée qu'elle peut l'être; il n'avait pas sa valeur à elle, mais quelle droiture! Quand je parle de valeur, je veux parler de l'intelligence. Comme valeur morale, il la dépasse de cent coudées...

Il y eut un silence, puis Marcia dit naïvement, comme pensant tout haut :

— Je voudrais pouvoir aimer Julianne!

Raymond sourit.

— A voir la manière pleine de bravoure dont vous l'avez défendue tout à l'heure, on penserait que vous l'aimez.

— Non, et peut-être est-ce pour cela que je ressens le besoin d'être très juste envers elle.

Il garda à son tour un instant le silence, puis murmura avec émotion :

— Vous ne savez pas, non, vous ne pouvez pas savoir combien il est sain et rafraîchissant de rencontrer une nature comme la vôtre!... Tant de droiture, de générosité!... Et *vous*, vous seriez si fidèle! ajouta-t-il plus bas.

Elle rougit, et dit très vite :

— Si je suis droite, comment ne serais-je pas fidèle? Mais voilà lady Trafford qui me fait place sur son banc... Quelle aimable vieille femme, n'est-il pas vrai?

— Oui, un vieux ménage idéal, un arbre toujours vert... Et fidèle, elle aussi, dit-il en souriant.

Elle s'arrêta une minute pour regarder sir Rupert, qui offrait un châle à sa femme avec une politesse affectueuse vraiment touchante.

— Ce doit être bon, reprit-elle d'un air rêveur, de se rappeler ensemble, arrivés à cet âge, l'affection immuable qu'on a eue l'un pour l'autre, et tout ce qu'on a fait ensemble de beau et de bien...

— On dit qu'elle a été l'inspiratrice et l'aide de cette noble vie, répliqua Raymond regardant aussi avec intérêt le vieil Anglais, penché vers lady Trafford.

— C'est le vrai rôle des femmes, dit Marcia doucement.

Elle s'avança alors vers sa noble amie, tandis que Raymond, la suivant des yeux, se disait avec une émotion sincère, rare chez lui :

— Elle aussi pourrait être une inspiratrice...

M. Belde ne parut pas en vouloir à Marcia. Il l'appela près de lui pendant la soirée pour lui faire voir une nouvelle espèce d'orchidée que son jardinier venait de lui apporter.

— Quelles choses ravissantes on dirait sur les orchidées! dit Raymond, admirant avec elle la charmante fleur aux teintes d'un mauve pâle, aux pétales élégants, qu'on avait placée dans un cornet de cristal. Elles sont tellement idéales, vivant d'air et de lumière, presque sans emprunter à la terre noire et lourde ses sucs vulgaires!

Marcia secoua la tête.

— Toutes les fleurs sont jolies, dit-elle, mais j'aime surtout celles qui me rappellent des souvenirs... Il y a ici, près de ma fenêtre, des roses blanches teintées de rose qui, en s'épanouissant, prennent des tons ambrés... Je les aime, parce que, sur les murs du Chêne-Vert, les pareilles s'épanouissent... Et encore les mêmes au cimetière, sur la tombe de mes parents, ajouta-t-elle plus bas, comme se parlant à elle-même, et regardant vaguement devant elle.

— Oui, les mêmes, dit M. Belde replaçant d'une main tremblante l'orchidée sur la table qui se trouvait près de lui. Votre mère en avait pris d'ici, il y a des années, pour les transplanter là-bas...

— Oh! chère, pauvre maman! murmura Marcia saisie d'une soudaine émotion, et comme enveloppée tout à coup du souvenir vivant de cette

mère perdue, qui avait vécu là où elle se trouvait maintenant, et joui comme elle, à l'ombre de cette demeure et devant cet horizon, de la douceur des nuits d'été...

Elle leva presque involontairement les yeux vers son oncle, cherchant peut-être en lui quelque sympathie pour cette chère mémoire. Il la regarda, et une émotion dont elle ne l'aurait pas cru capable bouleversa un instant son visage rigide. En ce moment, Raymond s'était détourné pour répondre à une question d'Alice de Sonneval; Juliane les épiait de loin, mais se trouvait arrêtée par M^{me} de Hautmont, et personne autre ne pouvait les entendre.

— Oui, pauvre Henriette, dit M. Belde d'une voix basse, bien que distincte, que n'est-elle demeurée près de moi pour rendre ma vieillesse moins triste, et me donner la joie de voir se développer sous mes yeux la riche nature de son enfant!... Mais elle a été ingrate, ajouta-t-il avec une profonde amertume, elle a oublié ce qu'elle me devait pour suivre le dissipateur, l'imprudent, le coupable qui l'avait ruinée, elle et sa fille!

Rien ne peut exprimer la haine profonde, l'énergie farouche de ces dernières paroles, proférées cependant presque bas. Elles étaient tellement inattendues que Marcia le regarda un instant sans presque comprendre le sens de cette explosion de ressentiment. Mais, presque aussitôt, elle reprit possession d'elle-même, et, cruellement froissée, elle se leva précipitamment.

Germaine commençait à ce moment une sonate, et chacun se rapprochait du piano.

— Mon oncle, dit-elle d'une voix qui lui parut à elle-même tellement changée et tellement ferme qu'il lui sembla entendre des accents étrangers, jamais personne n'insultera devant moi à la mémoire de mon père... Il a pu être imprudent et malheureux, mais jamais coupable ni dissipateur! Et ma chère, ma noble mère a accompli le plus strict comme le plus précieux des devoirs, en refusant de quitter celui à qui elle avait été unie jusqu'à la mort... Vous ne serez pas étonné que je reparte demain pour la maison...

Elle fit quelques pas pour s'éloigner, puis, émue d'un sentiment plus doux, elle se retourna, et vit sur le visage de son oncle une sorte de stupeur désolée.

— Vous avez été bon pour moi, et je dois vous en remercier, ajouta-t-elle d'un ton doux. Nous ne nous reverrons sans doute plus... Je ne suis pas assez souple pour demeurer ici... Laissez-moi vous dire, cependant, que ma mère n'a jamais été ingrate... Elle m'apprenait à prier pour vous...

Avant qu'il eût eu le temps de lui répondre, elle avait disparu.

D'un geste machinal et nerveux, il posa sa main tremblante sur la table; il heurta le petit vase de cristal qui contenait l'orchidée, et le vase, roulant à terre, se brisa avec un bruit argentin.

Juliane accourut en même temps que Raymond.

— Quel dommage! La fleur est froissée, et ne se relèvera pas, dit-il, prenant avec précaution l'orchidée, qu'un fragment du vase avait à demi écrasée.

— Si fait, un peu d'eau pure la fera revivre... Donnez-moi un autre vase, Juliane...

Il parlait avec un sang-froid qui eût bien étonné un témoin de la scène précédente. Juliane apporta un mince cornet en verre de Venise, et y plaça l'orchidée.

— Voici, dit en souriant M. Nalys, la rose que M^{lle} de Laubly portait à sa ceinture... On dirait que quelqu'un l'a foulée aux pieds...

— Placez-la avec l'orchidée, fit M. Belde d'un ton autoritaire, et posez-les là où la main d'un vieillard maladroit ne pourra les atteindre... Sonnez Sylvain, Juliane.

— Et M^{lle} de Laubly? Où est-elle donc? demanda Raymond, cherchant des yeux la robe blanche de Marcia.

— Elle était fatiguée, et elle est remontée dans sa chambre, répondit M. Belde de sa voix la plus sèche, tandis que le nègre, qui se tenait toujours à portée de son appel, roulait, sans effort apparent, le fauteuil de son maître.

Une demi-heure plus tard, comme les sons du piano se faisaient encore entendre dans le salon, Marcia entendit frapper à sa porte. Elle avait quitté sa toilette du soir pour s'occuper plus commodément de faire sa malle, et elle venait de revêtir un peignoir de jaconas bleu, et de natter, pour la nuit, ses cheveux longs et épais. Très décidée, calme en apparence, bien que secrètement meurtrie par la lutte qu'elle avait livrée, elle s'occupait activement de rassembler ses affaires, Surprise d'entendre frapper, s'attendant à voir Guillemette, ou peut-être Juliane, mais armée d'avance contre toute objection à un départ immédiat, elle alla ouvrir, et faillit reculer de surprise en voyant la grosse tête crêpue de Sylvain.

— Monsieur demande Mademoiselle, tout de suite, tout de suite.

— Mais, s'écria-t-elle, à peine revenue de sa surprise, je ne puis paraître ainsi chez mon oncle...

— Lui vieux, et Mademoiselle être jolie, comme... comme une petite fille, dit le bon vieux nègre en grimaçant un sourire. Il ne dormira pas si elle ne vient pas vite, vite...

Marcia soupira. Elle était lasse, et craignait d'avoir à discuter un départ auquel elle était décidée, à débattre une question de chaperon, etc. Mais elle ne pouvait refuser; s'étant assurée que la musique continuait toujours, et qu'il n'y avait pas de chance pour qu'on pût la rencontrer dans son peignoir du matin, elle suivit le nègre dans un corridor situé de l'autre côté de la maison, où elle n'avait pas pénétré jusque-là, et descendit avec lui un escalier qui la ramena au rez-de-

chaussée. La porte de M. Belde était restée entr'ouverte. Sa chambre était très vaste et triste à cette heure, faiblement éclairée comme elle l'était, avec des tentures d'un vert foncé qui paraissaient noir, des meubles de vieil acajou foncé, et, pour tout ornement, un portrait de femme qui se trouvait dans l'ombre.

Le vieillard était assis dans un fauteuil à dossier droit; un couvre-pied en soie rouge était jeté sur ses genoux. Que ce fût l'effet des tentures presque funèbres ou le reflet brillant de la soie ponceau, il sembla à Marcia d'une pâleur livide.

— Laissez-nous, Sylvain... Venez ici, mon enfant... Je ne vous retiendrai pas longtemps... Vous êtes sous mon toit, vous êtes une femme, et j'ai manqué à ce qu'un hôte et un gentilhomme se doit à lui-même en vous parlant comme je l'ai fait...

Il y avait quelque chose de si pénible à entendre dans ces excuses prononcées par un vieillard, et aussi dans l'accent frémissant de cet orgueil humilié, que le cœur généreux de Marcia ne put en supporter davantage. Elle s'agenouilla précipitamment près de lui, et saisit la main diaphane qui tremblait sur le couvre-pied de soie.

— Mon oncle! oh! mon oncle, c'est trop! Pas un mot de plus, je vous en supplie! J'ai tout oublié... Vous ne m'en voulez pas, à moi non plus, si j'ai été trop vive dans mes paroles?

Il fit à deux reprises un effort inutile pour parler, tant ses lèvres étaient tremblantes. Enfin, il réussit à dominer son émotion.

— Il n'est plus question de départ, Marcia?

— Non, non, dit-elle en souriant à travers ses larmes, et s'inclinant pour poser ses lèvres sur la faible main qui s'agitait encore.

— Alors, reposez en paix sous ce toit, où je suis heureux de vous voir... Sylvain?

Le nègre parut.

— Lève cette lampe... La chambre est si sombre qu'on voit à peine à se diriger... A demain, Marcia... Je vous attends à dix heures... Je veux vous montrer des gravures de Raphaël : *La Transfiguration*, le *Saint Georges*, *La Vierge à la Chaise*, ce portrait de jeune homme et d'autres que vous connaissez de nom...

Elle se retourna pour lui adresser un dernier sourire, et, à ce moment, aperçut dans la pleine lumière de la lampe, que Sylvain tenait élevée, le portrait dont le pâle coloris ressortait sur les sombres tentures. C'était celui d'une très jeune femme, frêle et pensive, en robe de bal blanche, avec une écharpe de dentelle noire et un bouquet de roses. Elle avait des cheveux d'un blond de lin, disposés en longues boucles, et il sembla à Marcia que le regard triste de ces yeux bleu pâle la suivait avec une sorte de supplication. Elle s'était arrêtée involontairement, et M. Belde s'aperçut de l'espèce de fascination qu'elle ressentait.

— Ma femme, dit-il brièvement.

— Il me semble que je l'aurais aimée, dit doucement la jeune fille.

Elle vit qu'il était tout à coup plongé dans une profonde rêverie et qu'il ne la regardait plus. Mais, comme elle atteignait sans bruit la porte, il leva la tête.

— Vous avez l'air d'une enfant avec ces longues nattes rejetées en arrière, dit-il soudain d'un ton de bonne humeur. Qui soupçonnerait ce qui se cache d'énergie dans cette tête blonde?... Dormez en paix, répéta-t-il.

Et, après un dernier sourire, elle regagna sa chambre sous la conduite de Sylvain, à travers les méandres de cette vieille maison.

Elle rejeta vivement dans les tiroirs les objets qu'elle en avait ôtés, et s'accouda à la fenêtre, contente de voir la masse des charmilles et les arbres à tête ronde se profiler sur le ciel clair, semé d'étoiles, tandis qu'au loin, un rayon de lune frissonnait sur les eaux calmes et noires de l'étang.

Une sensation joyeuse s'emparait d'elle... Pourquoi était-elle heureuse ainsi? Était-ce la satisfaction d'avoir défendu son père, l'émotion d'avoir vu ce vieillard orgueilleux reconnaître ses torts, la perspective ravissante de connaître demain des chefs-d'œuvre dont une voix éloquente lui détaillerait les beautés?...

Un peu plus tard, elle entendit, dans le jardin, la voix de Raymond Nalys.

— Qu'aurait-il dit si j'étais partie si vite? se demanda-t-elle.

Les voix se perdirent sous les arbres, et elle ferma la fenêtre, en murmurant le refrain d'une ancienne ballade.

XIII

Rien ne vient plus troubler l'harmonie aux Étangs. Juliane elle-même a peut-être reçu des instructions secrètes et quelque admonestation sévère, car elle a cessé ses attaques plus ou moins directes et ses allusions désagréables, et Marcia, disposée à voir les choses sous leur jour le plus favorable, se plaît à croire qu'elle a été touchée de se voir défendue contre l'injustice de M. Belde.

Celui-ci a déclaré péremptoirement à sa nièce qu'il désirait voir se prolonger son séjour jusqu'à la fin du mois. L'ouverture de la chasse amène de nouveaux hôtes pour remplacer les Havard, les Sonneval et deux ou trois autres. Mais sir Rupert et sa femme restent, Raymond Nalys s'arrange pour partager son temps entre Paris et les Étangs, et le colonel d'Espranges s'est annoncé avec sa sœur pour le dimanche suivant.

Certes, Marcia n'est pas une ingrate; bien des fois, dans la journée, elle se reporte par la pensée au Chêne-Vert. Elle écrit de longues lettres à

Lucie, et même aux enfants, et elle est pressée de les revoir... Mais ce que c'est que les contradictions qui passent dans l'esprit des jeunes filles!... Elle ne voudrait pas non plus abréger son séjour aux Étangs...

Quelquefois, elle se demande le secret du charme qui l'y attache, qui lui fait aimer ces grandes chambres à hautes fenêtres, ce jardin à l'ancienne mode, ces charmilles en labyrinthe avec leurs froides et souriantes statues, ces buis et ces ifs taillés, ces lignes interminables de reines-marguerites et de dahlias, puis ces bois où la vraie nature reprend ses droits et où le feuillage croît avec une vigueur désordonnée, cet étang aux capricieuses découpures, avec ses minuscules forêts de roseaux et ses nappes vertes et blanches de nénufars... Et cette vie à la fois très libre et très raffinée, où elle sent son esprit prendre chaque jour de nouveaux développements, où sa valeur intellectuelles'accroît non seulement au contact des êtres supérieurs qui l'entourent, mais encore dans la révélation des objets d'art qu'il lui est donné d'admirer chaque jour...

Ce sera triste de les quitter... Un léger remords arrête ici ses pensées; elle s'en veut un peu de ne pas aimer son oncle. Elle est certes reconnaissante de l'amabilité légèrement capricieuse qu'il lui témoigne, mais la glace n'est pas rompue entre eux et, lorsque Marcia croit qu'elle va l'aimer, il se montre si égoïste, si bourru, si méchant envers l'un ou l'autre de ses souffre-douleurs, que son cœur se retire et proteste.

Ce n'est pas non plus Julianne qu'elle regrettera. Aucun lien d'amitié n'a pu se nouer entre elles. Marcia sent instinctivement que M^{lle} Vaubley la déteste; elle n'éprouve, elle, qu'un peu de mépris et beaucoup de pitié envers cette fille de vingt-deux ans, qui s'est condamnée, pour l'amour de l'argent, à la plus pénible des servitudes, et qui, dans un espoir problématique, après tout, a rejeté le cœur loyal et fidèle de l'homme à qui elle avait promis de l'épouser.

Mais il y a les Trafford... Oh! ce serait triste de leur dire adieu si, tentés par ses descriptions et celles de Luc d'Espranges, ces grands voyageurs ne se proposaient de passer une saison dans le voisinage de Dinan, où un de leurs parents a loué un château...

Puis, Luc vient dîner tous les cinq ou six jours... C'est étonnant comme Marcia aime à le voir; il semble que la vieille maison prenne un nouveau charme quand elle le sait là, quand elle peut causer du Chêne-Vert, de la Bretagne, et de beaucoup d'autres sujets encore, avec la très agréable et très douce certitude de trouver une sympathie absolue, de faire toujours résonner une note juste, — tout à fait ce qu'elle a besoin d'entendre pour être satisfaite... Oh! elle le regrettera certainement, quoique, ces dernières fois, il ait été un peu sombre et préoccupé... Elle lui a même demandé

ce qui le tourmentait, et il a parlé vaguement d'ennuis de service... Pauvre Luc! se peut-il qu'on emporte des soucis quelconques sous ces ombrages, le long de ces charmilles, sur cette terrasse tranquille d'où l'on découvre les prairies, les bois et les eaux couleur d'ardoise de l'étang?

Et... pourquoi ne s'avouerait-elle pas que Raymond Nalys lui laissera un vide? N'a-t-il pas été le principal initiateur de son esprit? Ne lui a-t-il pas révélé des formes du Beau qu'elle ne connaissait pas?

Elle ressent à propos de lui quelque chose de très singulier... Tantôt une petite souffrance aiguë qu'elle ne veut pas admettre, tantôt l'impression confuse qu'il est entré dans sa vie et qu'elle le retrouvera. Quand elle tombe malgré elle, sans s'en douter, dans une de ces rêveries comme les vertes charmilles en ont probablement abrité beaucoup, depuis des années, ce beau visage intelligent lui apparaît parmi tous les objets qu'elle évoque et dans tous les lieux où erre sa pensée. Elle se surprend lui montrant le vieux verger du Chêne-Vert, lui faisant l'histoire des portraits de famille; elle le voit assis à la fontaine aux Fées... La silhouette déchiquetée de la Garaye s'offre à son esprit... C'est étrange: cette fois, il n'y est pas, c'est Luc qui regarde, les yeux brillants et humides, les pierres écroulées...

Mais elle secoue ce qu'elle prend pour une obsession... Elle éprouve une secrète irritation de se perdre ainsi en songeries vagues et creuses, et elle s'empare d'un livre bien sérieux, bien instructif, qui occupe sa pensée en lui offrant un objet positif et absorbant.

Le samedi soir arrive. C'est le lendemain qu'a lieu la fameuse ouverture. Le général de Hautmont, qui est un enragé, raconte d'interminables histoires de chasse à deux ou trois officiers que le respect et la discipline obligent à l'écouter sans broncher, sauf à faire des réserves sur la hablerie inconsciente de leur supérieur.

Quand Marcia descend pour dîner, elle trouve dans le salon de nouvelles figures, la plupart masculines, et Luc s'élance vers elle, suivi plus lentement d'un homme âgé, grand, sec et mince, avec des cheveux blancs en brosse et des moustaches très rudes sur une figure brunie, trahissant dans toute sa manière d'être sa qualité de militaire.

— Mon père... Père, M^{lle} Marcia de Laubly...

Le visage de Luc rayonne. Quelles qu'aient été ses impressions des voyages précédents, ses soucis semblent dissipés.

— Presque une nièce! dit le colonel, serrant vigoureusement la petite main que Marcia lui tend en souriant. Je ne peux me faire à l'idée qu'une nièce de Lucie ne soit pas ma parente... Mais c'est tout pareil... Avez-vous de bonnes nouvelles du Chêne-Vert?

— Excellentes, colonel, dit gaiement Marcia,

aussitôt prise de sympathie pour ce vieillard plein d'entrain, dont les petits yeux brillants, abrités sous d'énormes sourcils hérissés, la regardent avec une attention très profonde, mêlée de beaucoup de bienveillance.

— Et comment vous arrangez-vous avec mon terrible vieil ami ? Ne vous a-t-il pas envoyé trop de ces coups de boutoir dont-il est prodigue ?

— Je ne les aurais pas supportés patiemment, répond-elle avec un sourire tranquille. Une fois, j'ai failli repartir, mais tout s'est arrangé, et je suis reconnaissante des plaisirs qu'il me procure... Il y a ici une société très agréable, très intelligente, et, quand je serai retournée à ma solitude du Chêne-Vert, j'aurai de l'aliment pour mes souvenirs et mes méditations ..

— Le Chêne-Vert a laissé à mon fils des impressions enthousiastes. Il y a été reçu avec une affection sur laquelle il ne tarit pas.

— C'est moi qui l'ai accueilli la première, mais j'ai été tout d'abord, je le crois, peu hospitalière, dit Marcia gaiement.

Le colonel éclata de rire.

— Ah ! oui ! Il nous a conté que vous vous étiez montrée défiante. Cela a fait triompher discrètement ma sœur, qui vit très retirée d'ordinaire, et qui, peu au courant de l'équipement de nos touristes modernes, les trouve moins corrects que dans sa jeunesse...

— Le costume de M. d'Espranges était cependant fort élégant, répliqua Marcia en riant, et je ne sais où j'avais la tête... Mais ne m'a-t-on pas dit que mademoiselle votre sœur vous avait accompagné ?

— Oui, elle a fait un extra ; ce voyage est tout à fait un événement dans sa vie... Voulez-vous que je vous présente à elle ?

— De tout mon cœur...

Le colonel lui offrit le bras avec une galanterie un peu surannée, et se dirigea avec elle vers l'autre extrémité du salon. Dans un coin éloigné des fenêtres et abrité par un paravent, Marcia aperçut, enveloppée d'un châle épais, une figure qui retraçait avec une ressemblance frappante celle de son compagnon. C'était le même teint brun, les mêmes traits aquilins, maigres et accentués, les mêmes sourcils blancs et hérissés. Ses cheveux, naturellement, n'étaient pas taillés en brosse ; ils étaient divisés en deux épais bandeaux d'une blancheur de neige, puis réunis en un lourd chignon, tourné sans art. Enfin, pour compléter la ressemblance, une ombre de... eh bien ! oui, une ombre de moustache rude ombrageait la lèvre de M^{lle} Sidonie.

Ce qui la distinguait du colonel, outre sa robe de soie noire, ornée au cou d'une broche ancienne en améthystes, c'était la mobilité inquiète de sa physionomie, et l'expression d'étrange timidité de ses yeux, bons et intelligents. Quiconque s'approchait d'elle lui imposait vraiment un supplice, et cette timidité, qui était visible pour tous, contras-

taît d'une manière comique avec la lèvre ombragée d'un appendice si masculin.

— Voici Marcia de Laubly, dit son frère... Le sort en est jeté, ajouta-t-il gaiement, je ne puis vous traiter en étrangère, et je supprime le « mademoiselle. »

— Et j'en suis très contente ! répondit la jeune fille, reportant ses yeux brillants du colonel à la vieille demoiselle.

La figure de celle-ci s'éclaircit. Elle avait peur de toutes les nouvelles connaissances ; mais cette gracieuse petite personne en mousseline blanche, qui s'asseyait près d'elle avec un respect plein de sympathie, n'avait rien d'effrayant. Le colonel s'éloigna.

— Je suis très contente de faire votre connaissance, dit M^{lle} d'Espranges avec un reste de timidité.

Marcia retint un mouvement de surprise : sa voix, basse et masculine, rappelait aussi à s'y méprendre celle de son frère.

— Et moi, j'ai entendu souvent déjà M. d'Espranges parler avec une tendre préférence de sa tante Sidonie, répondit la jeune fille.

— J'ai élevé Luc... Il a perdu sa mère en naissant.

— Je sais, dit Marcia, inclinant la tête, nous avons cela de commun : moi non plus, je n'ai pas de mère ; mais, comme lui, j'ai trouvé des affections qui m'ont empêchée de sentir le vide de sa perte.

La main de M^{lle} Sidonie alla chercher celle de Marcia dans un élan de sympathie. Par une bizarrerie de la nature, ou par un trait de race, cette grande femme à l'air masculin et à la tournure disgracieuse avait une main d'enfant, petite et fine, et Marcia regarda avec un peu d'étonnement l'étroit gant noir qui l'enserrait.

— Je crains qu'il n'y ait beaucoup de monde ici, ma chère, dit tout à coup M^{lle} d'Espranges avec une familiarité qui eût semblé singulièrement flatteuse à Marcia, si elle avait su combien sa compagne était difficile à apprivoiser. Je ne vais jamais dans le monde... J'ai cédé aux instances de Luc, mais, sauf à vous paraître faible d'esprit, j'avoue que tout m'inquiète et me fait peur... Est-ce que ma chambre est très loin de la vôtre ?

— Je serais contente si M^{lle} Vaubley vous avait placée près de moi, dit Marcia gracieusement.

— Et puis... Vous ne croiriez pas, à voir ma grande taille et ma rude figure, que j'ai une mauvaise santé... Je n'oserais pas demander ce qui, pour moi, est devenu presque indispensable...

— Quoi donc ? Je puis vous le faire donner...

— Oh ! simplement une boule d'eau chaude, et aussi une tasse de tilleul avant que je m'endorme...

— C'est très facile... Pour ne pas l'oublier, je vais tout de suite faire à la femme de charge vos petites recommandations...

Le visage de M^{lle} d'Espranges redevint inquiet.

— Mais... ne reviendrez-vous pas près de moi ?

Voici que les dames arrivent, et je ne connais personne...

— Soyez tranquille, je reviens...

Elle se glissa hors du salon, et alla parler à Guillemette. Un instant après, elle revint, en effet, souriante.

— Votre chambre touche la mienne, et si cela vous fait plaisir, j'ouvrirai la porte de communication... N'ayez pas peur de nos hôtes... Vous connaissez M^{lle} Vaubley ?

— Naturellement, je l'ai vue en arrivant, et, bien qu'elle soit très jeune, j'ai honte de vous dire qu'elle m'a ridiculement impressionnée.

— Lady Trafford, qui est, après nous, la seule femme présente, ne vous intimidera pas... Laissez-moi vous présenter à elle...

Le petitgant noir tremblait violemment en s'appuyant sur le bras de Marcia. Mais l'aimable Anglaise sut mettre la vieille fille à l'aise si promptement, qu'au moment de se rendre à table, Marcia crut pouvoir lui révéler la célébrité qui s'attachait au mari et à la femme.

Une fois ses premières impressions dominées,

M^{lle} d'Espranges devenait très agréable. C'était la conscience de sa singulière figure qui la rendait timide, et lui faisait appréhender les nouvelles connaissances et l'effet qu'elle pouvait produire. Bien qu'elle vécût dans la retraite et qu'elle eût concentré des facultés d'ailleurs distinguées dans une vie entièrement consacrée à sa famille et aux bonnes œuvres, elle pouvait suivre n'importe quelle conversation, et y apporter son contingent d'idées élevées et originales. Elle finit par intéresser Raymond Nalys, placé non loin d'elle. Il rassemblait en ce moment les éléments d'une conférence sur l'ensemble des œuvres de bienfaisance à Paris et l'influence du contact des riches avec les pauvres, et, une fois mise à son aise, M^{lle} Sidonie discuta avec lui d'une manière fort autorisée.

— Si M. Nalys s'était trouvé avec nous à la Garaye, dit Luc, s'adressant à Marcia, il aurait certainement pu glisser dans sa conférence l'histoire que vous m'avez racontée.

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)



LE CHEMIN DE LA CROIX

FRAGMENT



ENEZ à moi, vous qui souffrez,
Et j'adoucirai votre peine !
Je rendrai votre âme sereine.
Venez à moi, vous qui pleurez...
Venez, les bénis de mon Père,
Vous, justes, riches sur la terre,
Car je suis pauvre et nu, venez !

Ah ! qui me donnera d'entendre
Cette voix suave et si tendre,
La voix de Jésus dépouillé...
De voir ses blessures sanglantes
Dire aux âmes compatissantes :
« Je suis triste et défiguré !... »

Couvrons-le de notre tendresse ;
En donnant aux pauvres, sans cesse,
C'est à Jésus que nous donnons :
A Jésus, au Maître du monde...
Et son cœur, source si profonde,
Répandra sur nous tous ses dons.

M^{me} A GAUDEAU.



TOUT ARRIVE!

SUITE



instant semblable à celui-ci, qui me permit de vous parler de mes vers...

— Allons ! c'est bien ce que j'attendais, pensa Dorient. Et dire que cette misérable poseuse est capable de ne pas me présenter à sa délicieuse amie !

Tout en envoyant mentalement la Muse à tous les diables, il lui répondait par des phrases banales de politesse que celle-ci, en vertu de sa haute opinion d'elle-même, prenait à la lettre. Très flattée, elle se mettait à pérorer sur un diapason élevé, en phrases prétentieuses, jalouse de prouver sa maturité intellectuelle à ce connaisseur qu'elle intéressait sûrement, car il l'écoutait d'un air attentif, ponctuant ses digressions de quelques discrets « En effet !... C'est une façon de voir toute particulière... Vous avez une étonnante indépendance de jugement ! »

— Je tâche tout au plus de conserver ma personnalité, conclut la Muse ravie. Puisque nous sommes en si parfaite communion d'idées, j'espère, monsieur, que vous voudrez bien venir chez moi renouveler cet échange de pensées... J'aimerais aussi votre avis sur ma peinture...

Michelle, occupée, à quelques pas, à choisir des livres, releva la tête, stupéfaite de cette invitation imprévue, tremblant que Dorient ne l'acceptât et ne fit connaissance avec la « maison de la liberté ». Mais, tout en remerciant, il déclinait la proposi-

'OBLIGEANT M. Delcroix ne s'attendait guère à ce facile succès dont il ne pouvait pénétrer la cause, et, triomphant, il amena le jeune homme vers Sylvanie, qui examinait des publications d'un air détaché.

— J'ai l'honneur, mademoiselle, de vous présenter M. Raymond Dorient.

La Muse eut un signe de tête tout à fait souverain.

— Depuis longtemps, monsieur, je souhaitais un

tion, se disant sur le point de quitter Paris pour la fin de l'été... Michelle eut un petit soupir d'allègement. Comment donc Sylvanie ne s'apercevait-elle pas que Dorient l'observait à la façon d'un type curieux et amusant, et permettait-elle qu'il en usât ainsi avec elle ?

Il devait commencer à se blaser sur l'agrément de cette étude, car voici qu'il se prenait à jeter des coups d'œil expressifs vers M. Delcroix, comme pour le prier de le délivrer poliment de la Muse. Voyant que le libraire, affairé auprès de Michelle, ne remarquait rien du tout, Dorient prit le parti de l'appeler à son secours, en laissant si bruyamment tomber sa canne que M. Delcroix en tressauta, effaré... Aussitôt, il rougit, il avait compris ; et, ses remords lui donnant une inspiration géniale, il appela de la façon la plus discrète :

— M. Dorient ! Seriez-vous assez bon pour me donner un petit conseil ? Mademoiselle...

Il désignait Michelle.

— Mademoiselle me demande de lui indiquer, parmi les derniers livres parus, ceux qui ont le plus de valeur. Le secret professionnel me fermant la bouche, voulez-vous être assez aimable pour me venir en aide ?

Dorient se rapprocha, tandis que Sylvanie, bien résolue à ne pas se laisser rejeter dans l'ombre, jugeait à propos d'intervenir, de son accent protecteur.

— Ma cousine, M^{lle} Dustal, arrive de Russie, où elle habitait, et c'est pourquoi elle n'est pas au courant de notre littérature...

— Sylvanie, vous me calomniez un peu ! fit Michelle, amusée du manège de la Muse. A Pétersbourg, nous recevons beaucoup de revues françaises, et *notre* littérature, qui est la mienne aussi, puisque nous sommes compatriotes, n'est pas tout à fait pour moi lettre morte ! Seulement, je sens le besoin d'être particulièrement dirigée quand il s'agit de faire un choix dans les œuvres nouvelles.

— Un choix... pour vous, mademoiselle ?

— D'abord, pour une vieille amie à moi, qui est une femme très intelligente, très au fait de la littérature française, l'aimant dans ce qu'elle a de meilleur, qu'elle discerne bien vite. Puis, pour moi aussi, je désire des livres... Je voudrais me

remonter une petite bibliothèque — la mienne étant restée à Pétersbourg, — en y introduisant tout d'abord mes vieux amis...

Et elle indiquait vaguement quelques volumes mis à part. Il y jeta un coup d'œil instinctif, et fut surpris du caractère sérieux des livres qu'elle appelait « ses amis », livres que pouvait seule goûter une femme très intelligente; et il lui sut gré, — lui qui exérait les *bas-bleus* — d'être si délicieusement simple avec un charme de vraie jeune fille.... Il interrogea :

— Et, maintenant, vous désirez ajouter de nouveaux amis aux anciens ? Pour vous les chercher, je ne connais guère vos goûts...

— J'aime les œuvres dans le genre de celles-ci...

Et elle montra de nouveau les volumes.

— Indiquez-moi ceux que je puis prendre... Je sais que je me trouverai bien de me laisser guider par vous... Plusieurs fois, déjà, sans le soupçonner, vous m'avez rendu pareil service en Russie, quand j'avais à faire venir des livres de France. Vos articles de critique littéraire me dirigeaient... pour mon plus grand profit...

Il n'y avait pas ombre de compliment dans ses paroles. C'était tout uniment un fait qu'elle exposait, et il les reçut ainsi.

— Alors, fit-il, je me permettrai de vous recommander les ouvrages que je donnerais à ma jeune sœur, si j'en avais une qui fût votre contemporaine.

Il cita quelques titres. Puis, il finit, en souriant :

— Quoi que vous en disiez, je ne suis pas très sûr de répondre à vos goûts, car mes préférences sont très particulières et peuvent, par suite, paraître inexplicables aux autres...

— Alors, fit-elle avec sa grâce attirante, je me souviendrai que c'est moi qui ai fait appel à vos lumières, et je ne pourrai que vous remercier d'avoir bien voulu me conseiller... Il est écrit, monsieur, que j'aurai toujours des remerciements à vous adresser.

— Parce que vous me faites l'honneur de m'en exprimer sans que je les mérite...

L'un et l'autre pensaient, en cette seconde, à la petite gare; et lui, avec un vague regret, songeait à cet instant où il avait espéré pouvoir être de quelque utilité à cette étrangère charmante...

— Michelle, quand vous serez prête..., jeta la Muse qui, les sourcils froncés et la mine boudeuse, avait écouté la conversation de sa cousine et de Raymond Dorient, irritée de ne pouvoir s'y mêler.

— Tout de suite, Sylvanie, je suis à vous. Je donne l'adresse pour l'envoi des livres, et nous partons.

Elle se dirigea vers la caisse. Quand elle revint, Sylvanie avait si habilement manœuvré que, tout juste, il lui fut possible d'adresser à Dorient un rapide salut et quelques brèves paroles d'adieu

Déjà, sur le seuil du magasin, la Muse attendait, tandis que Lucile, lasse de son rôle muet, répondait de son mieux aux nombreuses offres de services de M. Delcroix. Et une exclamation joyeuse lui échappa, dès qu'elles furent hors de la librairie :

— Ah ! Michelle, j'avais bien deviné que M. Dorient vous avait trouvée charmante ! Tout de suite, il vous a reconnue quand vous êtes entrée dans le magasin. Je l'ai bien entendu demander qui vous étiez, et il avait l'air enchanté de vous choisir des livres...

— Voulez-vous vous taire, romanesque petite fille ! fit Michelle, riant. Vous avez décidément une imagination débordante !

— Vous pouvez même ajouter ridicule ! acheva la Muse d'un ton revêché. Je ne comprends pas que vous, Michelle, qui êtes si collet monté, vous lui permettiez des réflexions de cette espèce !

— C'est que je n'y attache aucune importance ! Je crois que vous ferez bien de m'imiter...

Et Michelle, un peu impatientée, se mit à causer avec sa petite admiratrice, sans s'occuper de l'air majestueusement courroucé de Sylvanie.

IV

Il faisait chaud, très chaud cette après-midi-là. L'air semblait de flamme et le soleil brûlait les pavés poudrés de poussière, éveillant chez les plus courageux la nostalgie des voûtes ombreuses, des verdure fraîches, de l'eau glacée.

Et Michelle était de ceux-là, tandis que, bravement, elle cheminait dans la fournaise, aux côtés de la tante Hermine, l'accompagnant par pur dévouement pour procurer le plaisir de sa visite à une pauvre petite fille toujours souffrante qui souhaitait la connaître, après avoir entendu parler d'elle par l'enthousiaste Lucile...

Mais toute sa compatissante bonté ne pouvait l'empêcher de regretter que M^{me} Gosseline eût justement choisi, pour cette course à Passy, un jour de chaleur tropicale. Et, tout bas, elle enviait Lucile d'être restée au logis pour cause de violent mal de tête, alors que la Muse y demeurait par horreur du mouvement en ces brûlantes journées d'été... D'ailleurs, eût-il fait le temps le plus délicieux, elle ne fût pas allée — elle l'avait nettement déclaré — voir cette M^{me} Brice, qui, connaissant beaucoup Raymond Dorient, ne s'était jamais donné la peine de le lui présenter... Heureusement, le hasard avait été plus bienveillant !

— Tu pourras dire à ton amie que, maintenant, je n'ai plus besoin de ses bons offices. J'ai fait la connaissance de Dorient ! avait jeté la Muse à sa mère, au moment où la bonne dame lui adressait son dernier adieu, emmenant Michelle, résignée.

Tout juste, celle-ci savait qu'elle allait voir une M^{me} Brice dont le mari était un sculpteur connu,

et qui possédait trois superbes garçons et une petite fille de huit ans, délicate et frêle, que la coxalgie immobilisait depuis des mois...

A travers la cohue des passants, Mme Gosseline redisait ces détails à sa jeune nièce, tandis que toutes deux descendaient vers la gare Saint-Lazare, avec l'intention d'y prendre le train pour Passy. Et, dans la crainte de le manquer, la tante Hermine trotta de toute la vitesse de ses courtes jambes, le visage empourpré, la poitrine hale-tante. Michelle l'aperçut au passage dans une glace, et, prise de pitié, elle dit, avec sa grâce affectueuse :

— Tante, ne pensez-vous pas qu'il va faire bien chaud dans le train ? Laissez-moi vous conduire à Passy comme je l'entends... en voiture

— Mais, ma chère... ce serait le monde renversé... Les nièces n'emmènent pas leur tante !

— En France, peut-être, mais, en Russie... les choses s'arrangent autrement, quand il plaît aux nièces...

D'un signe, elle arrêta un cocher et fit monter en voiture Mme Gosseline, trop accablée par la température pour ne pas en passer, sans plus de cérémonie, par où voulait la jeune fille. La voiture roula. Un léger souffle d'air leur frôla le visage, en rafraîchissant la brûlure. Alors, la tante Hermine eut un vigoureux soupir de bien-être, et, se tournant vers Michelle, elle commença avec effusion :

— Ah ! ma chère, vous n'avez jamais que de bonnes idées et vous pensez toujours aux autres ! Votre mère était ainsi... Savez-vous qu'il y a des minutes où vous lui ressemblez tant, que ça remue tout mon vieux cœur, de vous entendre parler ou simplement même de vous regarder. J'ai alors l'impression d'être ramenée au temps de notre jeunesse, quand elle était un peu mon enfant...

— Je sais, fit doucement Michelle, combien vous avez été bonne pour elle...

— Bonne ! Tout simplement, je l'aimais, ma petite sœur, autant que si nous avions eu la même mère... Ah ! ça m'a arraché l'âme quand il m'a fallu la laisser partir pour Pétersbourg, son engagement signé. Mais nous n'étions pas riches du tout... Si j'avais retenu votre mère à Paris, sans lui permettre de se faire entendre en public, il aurait fallu la voir se fatiguer à donner des leçons, y gaspiller son admirable voix. Je me suis résignée et l'ai laissée partir pour la Russie où l'attendait tout simplement le bonheur...

Michelle écoutait, arrachée tout à coup au monde extérieur, dans la douceur de songer que sa mère avait, en effet, été trop aimée pour souffrir beaucoup des dédains de l'orgueilleuse famille de son mari... Et, tout haut, elle pensa :

— Oui, ma pauvre maman a pu se consoler d'être repoussée par les parents de mon père... qui, sans doute, vont me rejeter, moi aussi !

Mme Gosseline tourna la tête, d'un mouvement de protestation indignée :

— Michelle, est-ce que vraiment vous tenez à faire des avances à ces gens-là ?...

— Mon père le désirait... Pour lui obéir, j'essaierai de leur parler de lui... du moins, quand je saurai où les rencontrer ! — Pendant les derniers mois de sa vie, il lui est arrivé si souvent de me parler de sa maison d'Avranches, où il avait joué quand il était enfant... Il devait m'y conduire, et puis... il n'a pas eu le temps de le faire !

— Ma chère, vous pourrez aller la visiter dans quelques semaines, quand nous reviendrons de Jersey... Puisque c'est à Jersey que Sylvanie désire passer le temps des vacances !

— Oui... Et à Avranches, je pourrai peut-être, en m'adressant au notaire, par exemple, savoir où habite la famille de mon père... du moins ceux qui en restent...

Il y eut un petit silence, Michelle songeait. Une foule d'idées contradictoires tourbillonnaient dans la cervelle de Mme Gosseline. Brusquement, elle reprit, d'un ton affectueux :

— Alors, décidément, vous ne voulez pas continuer à vivre avec nous ? Je commence à craindre que Lucile n'ait eu raison... Vous ne pouvez vous habituer à notre intérieur « bohème », comme disent les bourgeois

— Tante, je vous en prie, ne vous figurez rien de pareil ! L'affection que vous me témoignez me semble, au contraire, si bonne !

— Tant mieux, mon enfant. S'il en est ainsi, ne nous quittez pas. Pour ma part, je suis ravie de vous avoir, et je vous dois déjà beaucoup ! Vous prenez une étonnante influence sur Georges que personne ne pouvait faire obéir... C'est grâce à vous qu'il joue moins de flageolet et étudie davantage ses mathématiques. Peut-être vous devra-t-il de devenir un homme remarquable comme l'est sa sœur Sylvanie !... Ah ! la Muse ! Elle est pour moi une source de bien graves soucis !...

Michelle dressa la tête, stupéfaite, croyant avoir mal entendu ou compris. Comment la Muse, la gloire de la famille, pouvait-elle être une source de graves soucis pour sa mère qui paraissait la femme la moins capable de s'inquiéter ! Mais elle n'eut pas besoin de risquer même la plus discrète question, la tante Hermine s'expliquait déjà, avec sa naturelle expansion :

— Voyez-vous, Michelle, je voudrais marier Sylvanie ! Entre nous, je puis bien vous le confier, elle vient d'avoir vingt-six ans !... Mais c'est une femme tellement supérieure... Il faudrait qu'elle rencontrât quelqu'un digne d'elle, sinon elle ne se décidera jamais à aliéner sa liberté... Quelqu'un qui la comprît incapable de s'astreindre à des besognes de ménagère et uniquement occupée de ses travaux artistiques !... Pour Lucile, je ne suis pas inquiète, c'est une brave petite bourgeoise qui s'entendra toujours avec n'importe quel bon jeune

homme... Croiriez-vous que voici plusieurs fois que je la surprends en train d'essayer de ranger, parce qu'elle voudrait que sa chambre ressemblât à la vôtre ! Cette enfant est étonnante !... C'est Sylvanie qui m'inquiète !...

Ici, la tante Hermine eut un petit arrêt... Mais, vite, elle repartit de plus belle, d'un air entendu :

— Lucile disait l'autre jour, devant moi, que Raymond Dorient est très bien. Il a paru tel à Sylvanie également... Vous êtes une personne sérieuse, je vais vous demander un avis. Croyez-vous qu'il y aurait quelque chance matrimoniale de son côté ? Vous a-t-il semblé que notre Muse lui plaisait ? Elle était très en beauté le jour où il l'a rencontrée à la *Librairie moderne*... Et puis elle a causé avec lui. Il aura pu apprécier sa valeur intellectuelle...

Michelle, depuis le début de cette conversation, avait éprouvée quelques surprises, mais aucune qui approchât de celle que lui causait la stupéfiante idée émise par cette excellente mère de famille. Le difficile était de répondre dans la note, et, une seconde, elle regarda avec envie les passants qui circulaient paisiblement sous l'ombre verte des arbres de l'avenue, sans avoir à formuler une délicate réplique.

— Vous ne trouvez pas mon idée bonne, Michelle ?

— Tante, elle serait bonne si... si M. Dorient avait le désir de se marier... Mais je crois qu'il n'a guère ce désir, d'après ce que j'ai entendu dire...

— Mon enfant, en cette matière, il faut se méfier des *on dit*... Je vous confierai que si je n'ai pas voulu montrer à M^{me} Brice mon sentiment intime sur son peu d'empressement à nous présenter Raymond Dorient, c'est, qu'en somme, je conservais toujours, par elle, un moyen de rapprochement avec cet homme distingué qui serait un mari parfait pour Sylvanie !

— Vous le connaissez, ma tante ?

— Moi ?... Pas du tout ! Mais peu m'importe du moment qu'il plairait à Sylvanie...

La tante Hermine était trop coutumière de telles réponses pour que la jeune fille relevât celle-ci autrement qu'en vagues paroles interprétées tout de suite par la bonne dame dans le sens de sa plus grande satisfaction.

D'ailleurs, la voiture les amenait, enfin, à destination — sans se presser. Elle avançait toujours de la même allure paresseuse sous la voûte ombreuse des marronniers feuillus. Plus de magasins, maintenant. Seules, de riantes habitations, enclosées de jardinets qui donnaient à ce quartier paisible un air charmant de campagne. Paris semblait tout à coup très loin, et Michelle, avec une instinctive sensation de plaisir, contemplait la lointaine perspective des arbres qui fuyaient le long de l'avenue, des parterres fleuris, sur lesquels s'ouvraient les fenêtres abritées par le voile clair des stores à demi-baissés.

La voiture s'arrêta devant une petite maison dont la grille était superbement enguirlandée de glycine et de clématite. Un jardin l'enserrait, dominé par la haute tête d'un marronnier touffu. M^{me} Gosseline laissa Michelle congédier le cocher et tourna le bouton de la grille. Une cloche tinta éperdument et fit accourir une bonne bretonne, coiffée du bonnet aux larges ailes.

— M^{me} Brice est-elle chez elle ?

— Oui, madame. Si ces dames veulent entrer, je vais prévenir Madame qui est sous le marronnier, auprès de M^{lle} Madeleine.

— Ne la dérangez pas, nous allons aller la trouver. Retournez à vos occupations, ma fille, je sais le chemin.

Et, sans plus prendre souci de la jeune Bretonne, M^{me} Gosseline s'engagea dans l'allée qui longeait une pelouse d'herbe si fraîche que la vue seule en était reposante. Après quelques pas, Michelle aperçut le groupe annoncé : l'enfant malade étendue sur un hamac ; près d'elle, sa mère qui travaillait, et un jeune homme qui lisait à haute voix. Au bruit fort perceptible des pieds de la tante Hermine sur le gravier, il laissa retomber le livre, tourna la tête...

Et la jeune fille vit, devant elle, Raymond Dorient qui la contemplait avec une surprise égale pour le moins à celle qu'elle-même éprouvait. Mais dans sa surprise à lui, il y avait quelque chose qui ressemblait trop à du plaisir pour qu'une femme pût s'y tromper. Involontairement, elle pensa :

— Que ne donnerait pas Sylvanie pour être à ma place !

Elle eut un rapide coup d'œil vers la tante Hermine qui, en entendant M^{me} Brice lui présenter Raymond Dorient, était devenue cramoisie d'émotion. Elle ne put écouter les paroles échangées par la bonne dame et Dorient, car il lui fallait elle-même répondre à l'accueil très aimable de M^{me} Brice qui, spontanément, lui inspirait une sympathie compatissante, tant son pauvre visage de mère tourmentée restait mélancolique, alors même qu'elle souriait. Avec une vivacité chaude, elle disait :

— Vous êtes bonne, mademoiselle, d'avoir réalisé un grand désir de ma petite Mad, en venant la voir... Et par un temps qui inspire surtout le désir de rester en paix chez soi ! Mais tout le monde la gâte, à commencer par notre ami Dorient qu'il faut que je vous présente.

Sans doute, il était peu absorbé par la conversation de la tante Hermine, car il se rapprocha aussitôt, entendant son nom, et dit à la jeune femme :

— Je vous serais, en effet, fort reconnaissant de me présenter à mademoiselle, à qui j'ai eu déjà l'honneur d'adresser la parole, sans que cette formalité mondaine ait été remplie.

— Vraiment ?? Comment cela ?

Michelle sourit :

— C'est que notre première conversation a eu lieu à la suite d'un accident de chemin de fer dans une petite gare où monsieur et moi étions en détresse avec beaucoup d'autres infortunés voyageurs !

— Quant à la seconde, acheva-t-il avec gaieté, elle a été beaucoup moins pittoresque, ayant lieu tout prosaïquement à la *Librairie moderne*.

— Où personne ne pouvait vous rendre le service de vous nommer officiellement à M^{lle} Dustal. Eh bien, je vais accomplir votre désir, mon ami : Mademoiselle, permettez-moi de vous présenter, non le professeur, le critique que vous connaissez sûrement de réputation...

— Chère madame, épargnez-moi !

Elle eut un sourire amical qui éclaira tout son pâle visage.

— Ayez le courage de votre bonté, Raymond. C'est que, mademoiselle, M. Dorient — un compagnon d'enfance à moi — est aussi un ami rare pour ma pauvre Mad. Quand vous êtes arrivées, il avait l'obligeance de lui faire la lecture parce qu'il sait l'immense plaisir qu'il lui procure ainsi, et malgré sa situation d'homme plus qu'occupé...

Il l'interrompit avec une vivacité gaie :

— Vous voulez me faire passer pour une façon de héros ! La vérité est que, tout bonnement, je suis un égoïste raffiné, qui cherche son agrément tout comme les autres. Seulement, il se trouve qu'à cette heure, mon agrément est de me sentir une source de joie, petite ou grande. Et cette jouissance-là, Mad me la donne largement. Elle est la perle des auditrices, si attentive, se laissant si fort intéresser par tout ce qu'on lui lit ! C'est charmant de le faire ! Aussi nous sommes de très bons amis, n'est-ce pas, Mad ?

La petite fille lui lança un long regard reconnaissant et, tournant vers Michelle une mince figure que les yeux semblaient emplir, elle lui dit de sa voix frêle :

— Il est très bon, vous savez ! Et je l'aime beaucoup !

— Et vous avez bien raison... C'est la meilleure manière de remercier un ami ! fit doucement Michelle qui, pour la première fois depuis son arrivée en France, se sentait dans un milieu en harmonie avec celui où, jusqu'alors, elle avait vécu.

Soudain, il lui paraissait exquis de se trouver dans ce paisible jardin, fleurant bon l'héliotrope sous l'ombre verte du marronnier qui tamisait l'éclatante lumière, auprès de cette jeune femme dont le regard avait tant d'amour et de tristesse quand il s'arrêtait sur sa pâle petite fille. Même elle ne pouvait plus considérer comme un étranger, cet homme que le hasard paraissait se plaire à ramener sur sa route, et qui, laissant de côté

son masque un peu railleur, avait si délicatement déguisé ses attentions pour une enfant malade. Instinctivement, elle rapprochait les divers aspects de sa personnalité qui lui étaient tour à tour apparus, et il prenait ainsi une physionomie complexe, qui l'intéressait malgré elle...

Et c'était cet homme-là que la tante Hermine rêvait de voir rechercher la Muse, aussi prétentieuse qu'il était simple !... Quelle folie !

En revanche, M^{me} Gosseline, elle, ne semblait nullement éprouver pareille impression. Allègrement, toute à son idée, elle avait entrepris Dorient pour lui chanter les rares mérites de Sylvanie, dont il écoutait la nomenclature avec une imperceptible lueur d'amusement. Tout en répondant avec courtoisie aux appréciations enthousiastes de l'excellente mère, il se gardait bien de s'engager par aucune promesse, quant à un article louangeur à écrire dans une *Revue* influente, sur les œuvres de la Muse. Et comme les insinuations de M^{me} Gosseline à ce sujet devenaient embarrassantes, il eut un véritable soupir de délivrance quand M^{me} Brice, venue charitablement à son secours, détourna vers elle le flot intarissable des paroles de la tante Hermine. En manière de remerciement, il lui envoya un discret sourire que Michelle surprit au passage ; et, sans cérémonie, il reprit sa place près du hamac de l'enfant, à côté de la jeune fille.

Il y eut entre eux un léger silence. Ce fut elle qui commença :

— J'ai à vous remercier, monsieur.

— De quoi donc ?... Ce n'est pas, j'espère, comme madame votre tante a pris la peine de le faire, de vous avoir apporté un petit pain dans certaine gare d'heureuse mémoire...

Elle secoua la tête, en souriant :

— Non, l'assistance que vous m'avez prêtée cette fois est d'ordre plus élevé. J'ai eu infiniment de plaisir à lire le recueil de pensées que vous m'aviez recommandé...

— Il vous a plu autant ? Vrai ? J'en suis heureux. Après vous l'avoir conseillé parce que j'avais vu que les lectures... austères ne vous effrayaient pas, je me suis dit que j'avais eu tort. Car l'auteur de ces pensées délicates, substantielles, incisives, etc., les a revêtues d'un caractère de mélancolie grave qui n'est pas fait pour votre jeunesse.

D'un indéfinissable accent, mi-sérieux, mi-plaisant, elle dit :

— Les circonstances m'ont familiarisée déjà avec les graves sujets de méditation... Aux apparences près, je suis une façon de vieille dame...

— Vous avez raison de dire : aux apparences près !

HENRI ARDEL.

(La suite au prochain numéro.)



Causerie de Quinzaine



DEUX grandes premières à l'Institut depuis notre dernière Causerie, chères lectrices, des premières qui font salie comble; nous avons nommé les réceptions de M. de Mun et de M. Hanotaux; comme toujours en ces solennités courues, le nombre des mécontents a bien dépassé celui des élus, et pourtant il a été entassé plus de mille personnes où neuf cents sont mal à l'aise. On s'était bien écrasé à la réception de M. de Mun; à celle de M. Hanotaux, ce fut pis encore. Jugez donc, le président de la République s'était annoncé « comme un simple particulier désireux d'applaudir un ami », et le nonce du pape, pour la seconde fois en quinze jours, revenait sous la coupole. On a cherché et trouvé d'illustres précédents à cette pensée de M. Félix Faure; il paraît que Louis XIV aurait pris part à une séance académique dans le fauteuil de l'un des quarante; plus près de nous, la reine Marie-Amélie et son fils, le duc d'Orléans, assistèrent à plusieurs réceptions; l'impératrice Eugénie vint à celle d'Octave Feuillet, la loge de droite faisant face au bureau leur était réservée; c'est celle qu'occupent, maintenant, M^{me} et M^{lle} Faure. Ni le maréchal de Mac-Mahon, ni M. Carnot ne vinrent à l'Académie, mais M. Thiers assista à une réception durant sa présidence: celle du duc d'Aumale dont il était un des deux parrains. Cette fois-ci, il avait été préparé, pour le président, une banquettes faisant face au récipiendaire; M. Faure y a pris place, ayant à sa droite le grand-duc Nicolas Mikhaïlowitch, cousin de l'empereur de Russie, et, à sa gauche, le prince Ouroussof, ambassadeur de Russie à Paris.

Peut-être avez-vous lu les discours de ces deux réceptions, chères amies, et pourtant c'est une littérature un peu sérieuse pour vos jeunes esprits; si oui, je ne crois pas me tromper en pensant que nous avons vibré à l'unisson quand M. de Mun a évoqué cette grande image de la France planant au-dessus, bien au-dessus de tout, et qu'il a dit avec un inoubliable accent: « Elle seule est grande. » Certes, la voix émue, la grande diction, le beau geste de l'orateur, contribuaient à faire

naître l'émotion, mais il nous semble que, même lues, ces paroles restent vivantes et ne peuvent laisser froids nos cœurs. Ces deux séances sont de celles dont on se souvient; elles ont marqué dans les annales académiques.

..

Voilà donc enfin les Salons provisoirement casés dans la Galerie des Machines. Les deux sociétés rivales vont être abritées par le même toit et ne seront séparées que par un restaurant, idée géniale et qui fera davantage pour la réconciliation des sœurs ennemies que toutes les interventions précédentes. De prime abord, il est certain que chacun s'installera de son côté, mais, petit à petit, on se visitera, la discussion animera le premier service; au second, on s'adoucira; au dessert, les concessions seront mutuelles; espérons que le toast final arrangera tout et qu'en 1900...

Les seules lésées sont les couturières et les modistes, car il n'y aura qu'un vernissage; une édition de ce mémorable étouffement est amplement suffisante, mais justement parce qu'on s'écrasait, la même toilette, salie et froissée, ne pouvait servir aux deux inaugurations, ce qui faisait bien le compte des grandes faiseuses. Elles ont dû se dédommager au Concours hippique. Jamais on n'avait vu plus de fraîches toilettes et plus de jolis visages; c'est une trouvaille que ces gerbes de fleurs sous le chapeau relevé de côté; remarquez-vous, du reste, qu'au printemps, chaque année, on semble découvrir quelque nouveauté charmante, tant jeunes visages et fleurs nouvelles forment toujours un joli ensemble.

Les fleurs nous font penser à un progrès du féminisme auquel chacun applaudira de grand cœur: la nomination de M^{me} Madeleine Lemaire comme professeur au Museum d'Histoire naturelle; qui pourrait mieux parler des fleurs que celle dont le pinceau les fait si bien revivre; quand ce cours sera commencé, nous en parlerons à l'occasion.

Est-ce pour jouir deux fois du printemps et des fleurs que, chaque année, à cette époque, la reine d'Angleterre vient prendre, en France, quelques semaines de repos?

Un Calino quelconque disait à ce sujet:

— Il n'y a donc pas de Midi en Angleterre?

La reine est descendue à l'Excelsior Hôtel

Regina, presque au sommet de la colline de Cimiez, qui domine Nice, la baie des Anges, le château et le port. La reine et sa suite — 77 personnes — occupent tous les étages du côté ouest de l'hôtel; une chapelle anglicane est au rez-de-chaussée. Les pièces sont vastes et bien aérées, les meubles simples, en palissandre et acajou, lignes fines et raides, étoffes lourdes aux dessins légers; enfin, le mobilier anglais tel que les tapisseries britanniques, assez en vogue depuis quelque temps, en exhibent à Paris de nombreux spécimens.

Malgré ses vacances bien gagnées, la reine travaille tous les matins, et continue à s'occuper de toutes les affaires de l'empire; à deux heures seulement, elle devient la comtesse de Balmoral et demande qu'on lui épargne discours et audiences; elle ne peut y échapper complètement, mais, au moins, la dose en est-elle fortement diminuée.

.*.*

Nous finirons cette causerie en répondant à quelques-unes des questions que nous a apportées notre correspondance de ce mois.

Commençons par les bouquets de demoiselles d'honneur, pour vous prévenir qu'ils sont complètement démodés. On les remplace par une garniture de fleurs à la bourse de quêteuse, assortie à la toilette déjà depuis de longues années. Des orchidées rares montées avec un feuillage léger sont d'un fort joli effet. Les plus heureux de cette innovation sont les garçons d'honneur, en particulier, les militaires; convenons que ces derniers étaient à plaindre, tenir de la main gauche : sabre, képi, et bouquet n'était pas chose facile; les plus adroits laissaient alternativement échapper les trois objets; je vous laisse à penser ce qu'il advenait aux autres.

Continuons à feuilleter sans ordre notre correspondance : chaque renouvellement de saison nous apporte des interrogations sur la toilette des mères; comme elles ont raison, ces fillettes, de s'occuper de celles qui s'oublient pour elles sur ce point comme sur tous les autres; elles trouveront ailleurs, faites par qui de droit, des réponses techniques. Nous nous bornerons à leur donner une bonne rubrique pour rendre leurs mamans coquettes : qu'elles leur disent qu'en regardant la mère, on cherche ce que sera plus tard la fille, et, par dévouement, vous verrez qu'elles se feront belles pour contenter leurs enfants et ne leur pas nuire en se négligeant.

Autre question qui revient toujours : l'emploi des soirées; nous y pensions en assistant au

concert donné par la Société d'amateurs fondée par M. Guillot de Sambris. Serait-il très difficile de fonder un peu partout des Sociétés similaires : un professeur chef d'orchestre, quelques amateurs de bonne volonté, et on peut commencer. Il faut entreprendre d'abord des choses faciles, puis aborder peu à peu les difficultés; si on réussit, l'ambition vient, les résultats obtenus intéressent; en tous cas, c'est une manière fort agréable d'occuper son temps, et, en cherchant un peu, il n'est guère de pays où ne se trouvent les éléments nécessaires à cette petite entreprise.

On prête ici, à quelques maîtresses de maison, des intentions bien autrement grandioses. Monter chez soi des pièces plus de cent fois représentées sur de grands théâtres, s'essayer dans des rôles jusque-là tenus par des artistes en renom, semble une entreprise un peu téméraire; nous verrons bien si la fortune aime toujours les audacieux.

Vous nous demandez encore quelques conseils pour les ventes de charité. Nous ne voyons sur ce chapitre aucune innovation à vous signaler, et pourtant, après avoir dit qu'on s'abstiendrait cette année de ce mode d'appel à la charité, en raison des tristes souvenirs qu'il rappelle, de tous côtés on y revient, non plus en un lieu public, mais chez des présidentes d'œuvres ou dans des hôtels particuliers obligeamment prêtés. A celles d'entre vous qui organisent des ventes, nous indiquerons deux écueils susceptibles, si on n'y prend garde, de ruiner cette source de revenus très appréciables : vendre des objets laids et sans utilité, et en demander des prix fantastiques. Si vous voulez qu'on vous revienne, tâchez, par votre travail et celui de vos amies, d'approvisionner votre comptoir de jolies choses; doubler les prix du commerce nous semble la moyenne raisonnable pour l'étiquetage. Surtout, n'envoyez pas de cartes de visite avant d'être en règle de politesse, et que la charité ne vous entraîne pas à des démarches inconsidérées ou indiscretes; n'oubliez jamais le remerciement écrit, s'il n'a été verbal, c'est une des rares occasions où une jeune fille peut envoyer sa carte avec une parole aimable. Maintenant, comme les vendeuses impliquent les acheteuses, un mot pour celles-ci. Les appels à nos bourses sont si multipliés que nous sommes portés à les trouver excessifs et à en éprouver un peu de mauvaise humeur; n'oublions pas que c'est souvent parce que la caisse de l'œuvre est presque vide que vendeuses ou quêteuses nous tendent la bourse; et donnons de bon cœur notre obole pour ne pas ajouter à la corvée, déjà si pénible, de celles qui sollicitent notre offrande.

EDMÉE

